

Rencontre avec Charly Menge

le peintre du Valais

Il semble que l'on ait tout dit, tout écrit sur Menge. Est-ce bien vrai ? Sur les travaux de l'artiste, oui, on a dit beaucoup. Mais sur l'homme ? Sur Charly Menge, qui frise la quarantaine et qui, par dévotion pour son art peut-être, demeure obstinément célibataire ?

Etant célibataire attardé moi-même, j'ai donc commencé par m'étonner de sa vie solitaire.

— Nombre d'artistes se marient. Cependant, pour certaines natures, le mariage est un handicap. Il n'est du reste pas une obligation légale ou morale ; vide les vocations religieuses. Etre artiste, c'est une vocation, au moins au départ ; plus tard, cela peut devenir artisanat. D'aucuns considèrent leur art comme un idéal élevé auquel il faut donner le meilleur de soi-même.

Menge parle volontiers de son art.

— Je m'excuse, cher Menge, de vous demander de tels détails intimes.

— Le mariage est un moyen de perfection pour beaucoup. Personnellement, jusqu'ici, je ne me suis point senti appelé dans cette voie. D'autre part, Leonardo de Vinci ne disait-il pas que la solitude est très favorable à la création ?

— Votre célibat a-t-il des incidences sur votre vie d'artiste ?

— Sans doute. Et j'ajoute : de bonnes. D'abord, j'ai une plus grande liberté d'esprit. Ensuite, même marié, un artiste est malgré tout seul avec le monde intérieur qu'il exprime par son art. Enfin, dans mon cas particulier, je dois ajouter que le problème de l'âme sœur n'est pas résolu.

— Venons-en à votre vocation. Vous peignez, je crois, depuis toujours ?

— Dès l'école enfantine, j'ai eu la passion du dessin et des couleurs. Cependant, dans mon enfance, je n'envisageais nullement de devenir peintre, je voulais être modelliste, j'avais le goût des étoffes. C'est un séjour à Genève chez une vieille tante qui me conduisit à la peinture. En effet, celle-ci estimait que le métier de modelliste entraînerait la perte de mon âme (sic). Je suivis alors des cours à l'école des Beaux-Arts. Mes professeurs m'ayant encouragé, j'ai continué. Ma vocation s'est définitivement affirmée à Zurich, où je préparai ma première exposition. Celle-ci eut lieu au Casino à Sion en 1944.

— Ce fut un premier succès ?

— J'eus une bonne critique. Ensuite, j'ai trouvé ma voie. J'abandonnai mon métier de dessinateur et fit uniquement

de la peinture. Un hasard voulut que, lors d'un voyage en Belgique, on me donna à décorer le foyer de l'Université de Louvain. De là, je partis pour Amsterdam, où j'exposai à la Galerie Brandt ; je ne montrais que des toiles représentant des paysages valaisans. Lors de mon retour, on me fit confiance dans mon canton ; on me chargea de travaux aux nouvelles casernes, au sanatorium valaisan et à l'école primaire de Sion.

— Vous reconnaissez-vous des maîtres ?

— Rubens, surtout ses paysages. Breughel l'ancien, Van Dyck et aussi particulièrement les mystiques. Parmi les modernes, Bonnard et Utrillo. On ne peut avoir que de l'admiration pour les anciens, dont la formation culturelle et professionnelle était complète.

— Vous avez, je pense, beaucoup évolué depuis vos débuts ?

— Je répondrai en citant Mathis : « On est trop intelligent et l'on sait trop ». Il faudrait retrouver la fraîcheur de l'enfance et peindre sans préjugés. On a tort de reprocher à un peintre de suivre une voie unique ; celui-ci est né chercheur ; il doit découvrir sans cesse, sinon c'est la stagnation.

— Des projets pour l'avenir ?

— Je viens de terminer des illustrations pour un nouveau livre de lecture, dont le texte est de Maurice Zermatten (*). Mes dessins, qui m'ont pris pas mal de temps, sont au trait et en couleurs. Cette année, je n'envisage pas de vernissage. Je deviens chaque jour plus exigeant pour mon art et, par conséquent, je travaille beaucoup plus lentement.

— L'appellation « peintre du Valais » vient-elle de vous ?

— Critiques et vox populi m'ont baptisé ainsi.

— Merci, M. Menge.

Je m'appête à quitter le vidomat, où Menge a installé depuis des années son atelier. Une copie de Van Dyck, commise par Menge en 1947, me regarde avec mélancolie.

— Copier les maîtres anciens vaut toutes les écoles du monde, me dit Menge en me congédiant.

CLITANDRE

(*) Le nouveau livre de lecture cité par Menge, destiné aux écoles primaires du canton, partie française, doit sortir bientôt en librairie.